

ROLLERBALL, une bombe signée McT

Dossier de Viktor Alexis



Rollerball est un film nippo-germano-américain réalisé par John McTiernan, sorti en 2002. Il s'agit d'un remake libre du film de Norman Jewison de 1975.

Résumé :

Jonathan Cross est la star de l'équipe américaine d'un jeu-spectacle : le Rollerball. Avec Marcus Ridley, son ami d'enfance, et la belle Aurora, il déchaîne les foules. Chaque nouvelle partie augmente leur célébrité et la richesse d'Alexi Petrovich, le créateur de ce jeu où (presque) tous les coups sont permis. Pour Jonathan et ses amis, l'argent coule également à flots. Pourtant, le jeune homme découvre rapidement que derrière ce divertissement se cache une réalité inquiétante. Alexi Petrovich, prêt à tout pour garantir le succès du Rollerball, n'hésite pas à y inclure de nouveaux rebondissements au détriment des joueurs.

Titre original : Rollerball

Réalisation : John McTiernan

Scénario : Larry Ferguson, John Pogue, d'après l'histoire courte Roller Ball Murder de William Harrison

Production : John McTiernan, Charles Roven et Beau St. Clair

Producteur délégué : Michael Tadross

Sociétés de production : Atlas Entertainment, Helkon Media AG, Metro-Goldwyn-Mayer, Mosaic Media Group, Toho-Towa, Yorktown Productions

Musique : Éric Serra

Photographie : Steve Mason

Montage : Robert K. Lambert et John Wright

Décors : Dennis Bradford et Norman Garwood

Costumes : Kate Harrington

Pays : États-Unis, Japon, Allemagne

Genre : Action, science-fiction

Durée : 99 minutes

Format : Couleur (DeLuxe) - 2,35 :1 - Son : Dolby Digital, DTS, SDDS

Budget : 70 millions de \$

Dates de sortie :

États-Unis : 8 février 2002

France : 13 mars 2002

Allemagne : 28 mars 2002

Japon : 11 mai 2002

Belgique : 22 mai 2002

Distribution :

Chris Klein : Jonathan Cross

Jean Reno : Alexis Petrovich

LL Cool J : Marcus Ridley

Rebecca Romijn : Aurora

Interdit en salles aux moins de 12 ans

Extrait du livre de Claude Monnier « John McTiernan : le maître du cinéma d'action »
publié chez *Bazaar & C°* :

Rollerball se place sous la double thématique du jeu et de l'enfermement. Le film s'ouvre par une superbe scène d'action qui dévoile la mentalité casse-cou du héros Jonathan tout en s'opposant volontairement à la claustrophobie de l'histoire qui va suivre. Le décor est celui des pentes vertigineuses de San Francisco.



Le jeu consiste à dévaler les routes qui vont des collines environnantes jusqu'au cœur de la ville, couché sur une planche à roulettes. L'euphorie du héros est traduite par la virtuosité des *travelings*, qui englobent le jeune homme (*champ*) et l'horizon grandiose du Golden Gate Bridge (*contre-champ*). Sitôt la course terminée, McTiernan montre l'inadaptation profonde de son personnage à la réalité. Des policiers viennent perquisitionner son domicile (il a mis en danger de nombreux passants). Jonathan ne peut plus rentrer chez lui. Le cinémascope le montre assis dans une rue encaissée et crasseuse, décor qui rappelle l'environnement du jeune Danny Madigan dans *Last Action Hero*. Les limites de l'écran semblent soudain trop étroites pour lui.





Tout comme Danny, il rêve d'un ailleurs qui n'est pas la réalité. Cet ailleurs, la scène suivante nous y introduit directement. C'est le décor du Rollerball, jeu violent et illégal que l'homme d'affaires Petrovitch a implanté en Asie centrale, au Kazakhstan.



*Il s'agit effectivement d'un autre monde, coupé de la réalité. Contrairement à San Francisco, on ne le voit quasiment jamais de jour. La nuit le recouvre d'un couvercle glauque. Des milliers de mineurs opprimés viennent se défouler autour de l'arène. Les combats des gladiateurs modernes sont retransmis par les télévisions du monde entier. Les commentateurs 'sportifs' pullulent. Leurs différentes langues créent un maelström sonore qu'aggravent les incessants spots publicitaires. Ces spots s'intercalent entre les images du film, dans un procédé sarcastique que McTiernan reprend au Paul Verhoeven de **Robocop** et **Starship Troopers**. Bref, le lieu a tout d'un Enfer moderne.*

L'une des forces de John McTiernan est d'associer l'ambition artistique au potentiel commercial. Cela s'est vu dans bon nombre de ses oeuvres: **Predator**, **A la Poursuite d'Octobre rouge**, ses deux **Die Hard**... Cette "machine hybride" aurait très bien pu fonctionner pour **Le 13ème Guerrier** ou **Last Action Hero**, deux de ses meilleurs films. Malheureusement (ou heureusement) pour lui, le succès commercial n'a jamais été programmable. Signe évident que le travail de cet artiste hors normes dérange ou ne répond pas forcément à une demande à l'instant T. En effet, tous les films de celui qu'on appelle "McT" sont réévalués à la hausse avec le temps. Vous trouverez par exemple une critique de **Predator** datant de 1987 publiée dans le magazine *Premiere* où le film est considéré comme un petit navet à oublier. Une quinzaine d'années plus tard, ce même magazine reparle de **Predator** et évoque une référence à **La Chose d'un autre Monde** d'Howard Hawks, parle d'un "triomphe de gestion de l'espace"... Par ailleurs, **Predator** obtient très vite son statut de classique. Méditons donc bien nos propos lorsque nous parlons du cinéma de John McTiernan.



Après son très élégant **Thomas Crown**, il livre le film le plus malmené de toute sa carrière: **Rollerball**, le remake. Défendre ce film est une démarche peu respectée. **Rollerball**, c'est un peu LE film de McT qu'il faut montrer du doigt. Ce mépris ambiant fait écho avec tout ce qui tourne autour de la production, l'une des plus malsaines de l'histoire d'Hollywood.

McT tourne au Canada pour éviter de croiser les financiers. Il sait très bien que ses ambitions artistiques, qui contiennent un sauvage discours politique, vont déranger. Il repousse donc sa descente aux Enfers à plus tard, en s'éloignant le plus possible des démons d'Hollywood.

Extrait de l'article de Bruno Icher « John McTiernan, déchu industriel à Hollywood » paru dans *Libération*, le 03/02/2010 :

*En 2006, McTiernan est impliqué dans le scandale Anthony Pellicano. L'homme exerce la profession de détective privé et il est à cette époque l'un des hommes les plus craints et les plus sollicités du milieu du cinéma. Sa spécialité : l'espionnage industriel. Il écoute producteurs, acteurs, agents, réalisateurs pour savoir avant tout le monde ce qui va se faire dans les mois et années qui viennent. Et il monnaie extrêmement cher ses prestations haut de gamme. Jusqu'au mois d'avril 2006, lorsque le FBI lui tombe sur le dos. Dans le cadre de leur enquête, les fédéraux interrogent John McTiernan, qui aurait fait appel aux talents du détective pour obtenir des informations sur le producteur de **Rollerball**, Charles Roven. Il n'est pas le seul à passer sur le gril. L'agent des stars Michael Ovitz, l'avocat Bertram Fields, Tom Cruise, Demi Moore, Chris Rock ou Michael Jackson sont également dans le collimateur des enquêteurs. McTiernan est pourtant l'un des rares, sinon le seul, à en faire les frais. Après plusieurs semaines houleuses durant lesquelles le cinéaste est durement secoué par le FBI, il plaide coupable et reconnaît avoir menti aux enquêteurs. « C'était une erreur. Mes avocats me conseillaient de la fermer, de jouer profil bas. Mais trop tard. Ils ne m'ont pas lâché et j'ai servi d'exemple. » Procès public avec, à la clé, une peine de quatre mois de prison et une amende de 100 000 dollars. In extremis, McTiernan échappe à l'incarcération, mais paie encore aujourd'hui les conséquences de cette affaire. « Maintenant, j'imagine qu'au FBI, ils utilisent mon nom pour faire peur aux gens qu'ils interrogent. Vous voyez ce qui est arrivé à McTiernan ? Vous voulez qu'il vous arrive la même chose ? Parce que, depuis cette histoire, je n'ai pas travaillé. »*

McTiernan fait donc de fausses déclarations au FBI. "Bad idea", aurait pu lui dire Arnold Schwarzenegger.

Durant les années 2000, il ne signera finalement qu'un seul film après **Rollerball**, le sophistiqué et incompris **Basic**.



Pour la version cinéma de **Rollerball**, la censure joue son rôle en demandant le retrait pur et simple de tous les plans sanglants. La production a déjà retouché le montage de McT, elle remet donc le couvert pour effacer le sang à l'aide d'outils numériques.

On peut s'imaginer la détresse morale d'un technicien blasé enfermé dans une pièce sombre à qui on ordonne de saccager définitivement ce qui aurait pu être le **Spartacus** des années 2000 (c'est ainsi que McT définissait le projet), sous peine de se retrouver au placard.

Rollerball ne rapporte que 20 millions de dollars pour un budget de 70 millions.



Le sang sera réhabilité pour la version destinée au marché du DVD. Le film gagne en puissance. On ne voit pas tous les coups portés sur le corps du héros Jonathan, mais ce dernier saigne, il saigne beaucoup. Le rouge qui glisse sur le visage de Chris Klein (acteur injustement moqué) est celui des larmes de McTiernan. L'impact de l'épreuve - générée par cette production maudite - infligée au réalisateur se voit dans l'hémoglobine.



Quand le cinéma à gros budget véhicule des idées anti-capitalistes, il n'est pas bien traité. Après tout, quoi de plus logique ? Le but premier reste l'argent, pas la liberté d'expression. Dans cette odeur de souffre, la critique, la réflexion, l'analyse devient impossible. On "s'amuse", pleurant comme le réalisateur, à repérer les traces du montage initial.



Extraits de l'article d'Anthony Sitruk « Rollerball, un an après » publié sur filmsdeculte.com :

Face à des projections tests désastreuses, McTiernan avait en effet été obligé de revoir sa copie, et de réduire son film de trente minutes. Retournant certaines scènes, enlevant une séquence dans laquelle un couple fait froidement l'amour, le cinéaste avait également dû faire l'impasse sur son désir de faire un film sur-découpé - on parlait alors de plus de 11000 plans - adapté de l'imagerie MTV.

[...] Reconnu pour son impressionnante maîtrise du cadre et de l'espace, ainsi que pour ses nombreuses expérimentations formelles, McTiernan ne pouvait en un sens que désorienter avec ce film qui brouille volontairement les pistes [...] Pour le cinéaste, la règle du jeu importe aussi peu que l'issue du match. Le propos n'est pas là et c'est probablement dans cette négation que se situe la première réussite du film: dans cette capacité à retranscrire les émotions brutes de ces spectateurs du XXIème siècle à travers des matchs d'une violence inouïe qui n'ont d'autre intention que celle de dilater cette violence, jusqu'à placer le spectateur dans une position inconfortable [...] Comme l'on peut le constater dans la simple construction du film ainsi que dans la présentation expédiée des règles du jeu par un commentateur sportif, McTiernan ne cherche à aucun moment à créer un quelconque suspense autour de l'issue des matchs. Ce qui concorde finalement avec l'idée que le cinéaste se faisait de son film, dans lequel le Rollerball ne devait apparaître que dans la demi-heure centrale.



[...] **Rollerball** effectue un déplacement subtil de son enjeu, de la piste de sport vers les coulisses. L'important n'est plus le match, les joueurs, les points marqués et à peine plus l'argent - évoqué lors des premiers plans du film qui montrent le décompte de sommes astronomiques en billets de banques, ainsi que dans certains dialogues entre les joueurs. L'objectif des dirigeants du Rollerball reste le pouvoir. Et la force de McTiernan est de réussir à démonter les arcannes de ce Léviathan, par une intrigue épilétique qui effectue des allers-retours systématiques entre l'arène (les joueurs, les mineurs) et les coulisses (les dirigeants, les chaînes de télé, la mafia russe...).



C'est là que se loge le pouvoir, dans cette emprise, ce contrôle, dans ce mouvement unilatérale des ordres. Le pouvoir passe par le contrôle: contrôle de l'homme par la manipulation et l'exploitation de son image (voir les deux scènes dans lesquelles des joueurs sont suivis de près par toutes les caméras télé, afin de ne pas louper la moindre effusion de sang prévue par le "script"). Nous sommes dans un monde où tout passe par l'image, où tout est fictionnalisé par des techniciens capables de recréer numériquement une véritable ville occidentale autour de ce sport qui se déroule pourtant dans les pays du tiers-monde. Métaphore de la structure hollywoodienne (les matchs comme autant de films hollywoodiens, avec scénario codifié, acteurs, mise en scène,

musique, et même doublages), allégorie sur la société capitaliste qui oriente l'être humain en dirigeant son image, le film décrit un univers dangereusement prophétique, dans lequel les joueurs sont les pions d'un jeu (d'un "script", comme le sous-entend l'un des personnages: "It's not in the script") qui les dépasse. Curieusement, **Rollerball** pourrait être rapproché de l'impressionnant **Die Hard 3**, dans lequel l'inspecteur McLane devait se soumettre aux ordres d'un terroriste qui lui dictait les scénarios dans lesquels jouer. Toujours, de la part de McTiernan, cette lutte pour l'histoire, pour le film, lutte sans fin représentée par le destin de héros obligés de se soumettre aux délires de dirigeants mégalomanes. Il est étonnant de constater que **Basic** ne raconte quasiment rien d'autre.



Le pouvoir passe par le contrôle de l'image, par la surveillance permanente des individus. La plus belle scène du film, la plus mémorable, montre deux des personnages tenter de fuir le pays dans lequel ils sont asservis. Tournée de nuit, cette scène est filmée selon le procédé du "night shot", banalisé par les deux guerres du Golf. [...] l'on avait oublié les plans, tournés à l'identique de nuit, de Bagdad bombardé en 1991, l'on avait oublié ces scènes en vert de soldats américains évoluant dans le désert... La grande force de McTiernan a été de récupérer à des fins cinématographiques ces images et ces couleurs oubliées afin de les insérer dans une fiction qui a un an d'avance sur les événements récents. Une seconde guerre plus tard, de nouveau banalisée médiatiquement, cette scène apparaît plus clairement, plus familière, plus angoissante. Presque vertigineuse. La surveillance, le contrôle, ont pris le pas sur l'être humain qui devient un pion, obligatoirement médiatisé à son insu. Alors, prophétique, **Rollerball** ? Pourquoi pas ? D'autant plus lorsqu'un joueur fait mention d'une anachronique fièvre asiatique - petite coïncidence amusante.



[...]Le plus gros malentendu autour de **Rollerball** provient principalement de la réaction outrée, dégoûtée, des spectateurs devant la violence des matchs. Là où Oliver Stone montrait dans **Tueurs nés** ou **L'Enfer du Dimanche** une population fascinée par la violence, starifiant des tueurs en séries, célébrant l'aspect gore de matchs de football, McTiernan ose espérer une révolte de la part d'une population opprimée par ceux là même qui contrôlent le jeu.



C'est dans le premier **Rollerball**, réalisé par Norman Jewison en 1975, que se cache un début de réponse. Présentant un groupe de multinationales régnant sur les masses abruties par des combats de gladiateurs modernes, le film d'origine tentait de prouver à quel point la violence proposée n'était qu'un palliatif à la liberté et au bonheur. Pas de glorification, pas de fascination, le sport, le sang, la violence compensent pour un temps l'absence presque totale de droits dans une société fondée avant tout sur l'ascension éphémère et la chute rapide de ses héros. Dans cette optique, ce n'est plus contre la violence, contre le sadisme des joueurs et des entraîneurs que se révolte le peuple, mais contre l'opresseur qui tire les ficelles de ce sport et leurs dresse un miroir de leur propre condition - ce même oppresseur qui possède les mines dans lesquelles travaillent le peuple. On l'a dit, la révolte des mineurs devait se poursuivre dans les rues, pendant une heure de métrage.

*On ne peut bien entendu que regretter ce manque mais, bien qu'à l'état embryonnaire, ce désir de révolte reste évident et fait écho à cette scène émouvante dans laquelle Aurora détruit une caméra de surveillance avant de faire l'amour froidement avec Jonathan. **Rollerball** devient un film en ébullition, dans lequel chaque scène manque d'exploser, dans lequel une révolte interne gronde pour mieux s'exprimer dans la demi-heure finale, par la mise en scène, le montage, la musique...*



Une très grosse partie du montage reste complètement valable, pour ne pas dire jouissive. En version originale obligatoire (une fois n'est pas coutume, préférez la version canadienne à celle de l'hexagone si vous tenez au français), le long métrage envoie la purée. La charge anti-capitaliste demeure au cœur de l'œuvre, elle démarre dans les vingt premières minutes, elle me fait encore vibrer dans le générique de fin.



L'utilisation de la musique d'un Eric Serra très en forme est intelligente, toujours présente au bon moment pour renforcer le caractère situationniste du film. On remarquera l'arrivée d'un morceau très agressif du groupe de néo metal Slipknot dans un gros plan sur Jonathan lorsque son ami lui conseille de fermer les yeux sur les travers glauques du monde du Rollerball.



La musique reflète parfaitement l'indignation du héros. On le voit ensuite, toujours en gros plan - tremblant et agressif - fonçant tel un missile à tête chercheuse avec sa voiture de sport, véritable engin de mort représentant toute l'absurdité de cette société de consommation qui court à sa perte sans limitation de vitesse (un parallèle frappant avec la course à l'audimat des télévisions qui diffusent le Rollerball).



Jonathan, notre futur guide de la révolution, s'enfonce dans la nuit noire, qui étouffe presque tous les ciels du film. Des images de sdf, de la misère du monde atterrissent dans les yeux du héros, puis le groupe Slipknot apparait en live (dans la continuité de la musique) dans l'enceinte du bâtiment qui héberge le Rollerball. Une flamme effrayante surgit derrière le chanteur qui pousse des grognements venus des Enfers.



Le Rollerball-dream vendu au début du film se transforme en cauchemar. Le héros écoute sa bien-aimée Aurora qui le prévient de ce qui les attend s'ils restent dans ce business (la direction n'hésite pas à exécuter ceux qui ne se plient pas à ses règles, des règles qui n'en sont pas puisque le but de l'entreprise est d'anéantir le jeu, de le transformer en combats de gladiateurs).

La fluidité du montage de cette séquence est troublante, on accepte facilement l'idée qu'il s'agit d'une emprunte inviolée du réalisateur.

Jonathan s'interdit de fermer les yeux sur ce qu'il pense être une aberration. Le Rollerball et les paillettes ne le font plus rêver et le chaos devient omniprésent. S'il ne prend pas son destin en mains, Jonathan finira comme les miséreux qui dorment à même le sol. Mort, fantôme, absorbé par le système. Les flammes de l'Enfer sont devant lui. Son destin est de combattre le Mal qui ronge cette société.

Le souci des détracteurs, c'est que cette fluidité, cette intelligence, est présente dans la quasi-totalité de l'œuvre.



Lors de sa sortie, **Rollerball** a été décrit comme racoleur, clipèsque, indigeste. Aujourd'hui, le spectateur ayant un minimum de culture cinématographique pourra, s'il le veut bien, y voir une critique enragée de notre société de consommation, de l'ultra-capitalisme, de l'ultra-globalisation, tout cela rimant avec gros futoir sans règles ni civisme.



La volonté de McTiernan était bien de livrer une avalanche de plans et de coupes, à la manière des programmes d'MTV, pour mieux dénoncer la banalisation de la bouillie audiovisuelle qui envahit nos écrans. Ce parti pris ne sera capté que par trop peu de spectateurs/critiques. Mais le véritable malaise qu'entretient **Rollerball** avec le public, c'est que ce dernier se nourrit allègrement de la bouillie qui est dénoncée ici. Le peuple AIME se polluer les yeux devant MTV. McTiernan peut donc continuer à pleurer du sang.

Autre extrait de l'article « Rollerball, un an après » :

"En fait, nous avons amputé le scénario de son dernier tiers, explique le cinéaste dans une récente interview parue dans les Cahiers du cinéma, avant même de tourner pour raisons économiques: il n'y avait pas assez d'argent. C'est à ce moment-là que j'aurais dû abandonner le projet, mais je ne l'ai pas fait. La partie consacrée au jeu ne devait constituer que le tout début du film, qui aurait dû se terminer en guerre dans les rues". Programme absolument gigantesque que nous ne verrons probablement jamais. [...] Mais même amputé de sa meilleure partie, le film reste largement supérieur à son modèle. McTiernan, comme tout cinéaste incontournable, a livré son film malade. Et comme tout cinéaste incontournable... Il en sort paradoxalement grandi.



Les années 2000 ont vu l'une des plus féroces crises financières née de l'ultra-capitalisme. **Rollerball**, LE blockbuster avant-gardiste de la décennie ?





Il ne suffit pas d'être un artiste pour se lancer dans de tels projets, il faut avant tout savoir se battre, se battre contre soi-même pour ne pas péter les plombs devant le grand méchant (celui qui fera tout pour massacrer votre bébé), il faut se battre pour ses idées. Si l'âme de **Rollerball** habite toujours l'enveloppe, c'est une réussite que l'on doit à un homme très préoccupé par la construction des articulations entre le fond et la forme, on le doit à un intellectuel en croisades, usé par les nombreuses batailles qu'il a livré. La filmographie de John McTiernan pourrait être titrée **La charge héroïque**.

Viktor Alexis

31/03/2011